



SOMMAIRE DES MATIERES.

LA FAMILLE DU MARCHAND, (esquisses de mœurs), (suite) ; POESIES.

LA FAMILLE DU MARCHAND.

ESQUISSES DE MŒURS.

[SUITE.]

Tous les jeunes gens, dont la curiosité venait d'être éveillée par la véhémence apostrophe de Forsac, se précipitèrent vers le perron et accueillirent Auguste avec des rires moqueurs auxquels, soit préoccupation, soit habitude, il ne parut pas faire la moindre attention. Il monta fièrement les marches, et jetant avec ostentation sur une table le billet que sa mère lui avait remis :

—Tiens, marquis, dit-il à Forsac, voici tes 500 francs, et n'oublie pas que je compte sur mes cinquante pistoles, car tu sais que je suis de moitié dans ton pari.

—Tu les auras.

—C'est-à-dire tu les gagneras, dit Norlac, ce qui n'est pas absolument la même chose.

—J'avais oublié que tu paries contre nous, répondit malicieusement Belcour.

—Maintenant que nous voilà tous réunis, reprit Forsac, j'ai un conseil à vous demander.

—Parle ! parle !

—L'affaire est sérieuse, je réclame toute votre attention.

Tu plaisantes ?...

—Nullement. Figurez-vous, messieurs, que moi qui vous parle, Forsac, j'ai été insulté gravement.

—Impossible ! s'écria Norlac.

—C'est pourtant la vérité, si toutefois un homme de ma sorte peut être insulté par un homme de rien.

—Qui donc a osé ?

—Qui ?... Je vous le donne en mille.

—Un créancier ?...

—Je l'aurais tué.

—Un journaliste ?

—Allons donc ! Esr-ce que j'ai quelque chose de commun avec ces gens-là ?

—Qui donc ?...

—Qui ?... Un courtéau de boutique !...

—Le manant dit Belcour avec indignation.

—Et qu'a fait ce drôle ? demanda Grigny.

—Vous savez que la grisette que je cultive trône modestement dans un comptoir. Hier, je m'étais glissé pour la vingtième fois dans son magasin.

—C'est-à-dire dans sa boutique ?...

—Dans son magasin, sous prétexte d'y faire des emplettes que je ne fis pas, pour raisons à moi connues ; et je tendais furtivement à la belle une lettre.....

—Un poulet !... c'est bien magasin, fit Grigny en se pinçant les lèvres.

—Laisse-moi donc achever, reprit Forsac avec impatience. Une lettre qu'elle faisait mine de refuser pour se faire prier, lorsque le marchand en question, qui avait observé tous mes mouvements, avança la main, s'empara, du poulet, puisque poulet il y a, et le déchira en mille morceaux.

—L'insolent ! s'écrièrent tous les jeunes gens avec fureur.

—Et tu ne l'as pas fait châtier par tes gens ?...

—Par mes gens ! cela est bien facile à dire, murmura-t-il tout bas ; puis il reprit : J'aurais daigné le châtier moi-même si je n'avais voulu à tout prix éviter un esclandre qui eût tout gâté. Je sortis : croiriez-vous qu'il eut l'audace de me suivre ?

—Pour te faire ses excuses ?

—Pour me demander une satisfaction !

—Le misérable !...

—Un duel ! dit Belcour avec une vive anxiété, et ton adversaire se nomme ?...

Que sais-je ! Probablement Joseph, ou Jérôme, ou Mathieu. Qu'importe son nom ! l'essentiel est de connaître sa qualité, et je n'en fais mon compliment ni à lui ni à moi, qui me serais bien passé d'un tel adversaire.

L'émotion toujours croissante d'Auguste ne pouvait échapper longtemps à ses amis, malgré les efforts qu'il faisait pour la dissimuler.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda Forsac. Je ne t'ai jamais vu si troublé : on dirait que ce récit te rappelle un souvenir pénible : est-ce que pareil